

Jim Tully

les assoiffés





les assoiffés

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
>> *Vagabonds de la vie, Autobiographie d'un hobo,*
traduction de Thierry Beauchamp
>> *Circus Parade,*
traduction de Thierry Beauchamp

Titre d'origine: *Shanty Irish*

© Les Éditions du Sonneur, 2018

ISBN: 978-2-37385-088-8

Dépôt légal: octobre 2018

Conception graphique: Sandrine Duvillier

Photo de couverture: *Jackson, Michigan, Farmers Drinking Beer*, Arthur S. Siegel,
1941, © Library of Congress, Prints & Photographs Division, FSA/OWI Collection,

LC-DIG-fsa-8d25199

Relecture: Monique Thierry

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

les assoiffés

Jim Tully

traduction de l'anglais (États-Unis)
et préface de Thierry Beauchamp



PRÉFACE

IRLANDAIS DES CABANES

Do not go gentle into that good night

DYLAN THOMAS

Publié en 1928, Les Assoiffés est le cinquième livre de Jim Tully, qui s'était fait connaître par le récit de sa jeunesse vagabonde¹ quatre ans plus tôt. À l'époque, s'il passait une bonne partie de son temps à écrire des articles sur Hollywood, son grand projet était de bâtir une « comédie humaine des bas-fonds » dont chaque épisode aurait pour cadre un milieu qu'il avait côtoyé de près. Il commença par les passagers clandestins des trains de marchandises et enchaîna avec le petit peuple du cirque² avant de revenir à sa famille et ses origines irlandaises.

Comme Vagabonds de la vie et Circus Parade, Les Assoiffés remporta un franc succès en Amérique et au Royaume-Uni, et s'attira les louanges de H. L. Mencken, critique redouté

1. *Vagabonds de la vie, Autobiographie d'un hobo*, Les Éditions du Sonneur, 2016, traduction de Thierry Beauchamp.

2. *Circus Parade*, Les Éditions du Sonneur, 2017, traduction de Thierry Beauchamp.

et directeur du magazine American Mercury : « Si Tully était russe et lu en traduction, tous les professeurs vanteraient ses mérites. Tout comme Gorki, il a le pouvoir de nous faire vivre les misères des pauvres et des désespérés mais il a en plus un sens de l'humour qu'on n'imaginerait pas chez un Russe... J'ai l'impression qu'il est allé encore plus loin que d'habitude. Ce récit n'est pas seulement remarquablement réaliste, il a aussi de belles qualités poétiques. » De son côté, le romancier Upton Sinclair, avec qui pourtant Tully était alors brouillé, estima que c'était « un morceau de vraie vie qui [l]'avait rendu humble et humain, ce qui était bon pour tout le monde ». Quant à James M. Cain, le futur auteur du Facteur sonne toujours deux fois, il écrivit à propos des Assoiffés : « Une longue histoire qui s'élève vers la voûte bleue. C'est ce que nous appellerons de la littérature. »

Au gré de ses publications, l'ancien hobo imposait sa manière. Avec ses chapitres éclair, ses retours à la ligne et ses phrases saccadées, il composait des mosaïques de souvenirs et d'impressions plus frappantes que de longues descriptions. Par le détail concret et le mot juste, il était devenu un maître de l'esquisse réaliste et l'un des précurseurs d'un style auquel le roman noir offrirait bientôt ses lettres de noblesse : le hard-boiled. Si ses ambitions étaient essentiellement littéraires, elles n'en pouvaient pas moins à la source de ses souvenirs de jeunesse. Chez lui, le travail de la langue et celui de la mémoire étaient indissociables. L'un se nourrissait de l'autre et vice versa. Dans son œuvre, la fiction sert le sentiment de la réalité et la

réalité semble justifier l'intérêt de la fiction. L'affabulateur est un rabatteur de vérité.

Les Assoiffés en est une parfaite illustration car le récit évoque des événements dont Jim Tully pouvait difficilement se souvenir, ayant été placé à l'orphelinat après la mort de sa mère, alors qu'il avait à peine sept ans. Il y reconstruit des souvenirs pour les besoins de la cause, à partir des témoignages de sa sœur aînée Virginia et sans doute aussi de ceux de son père avec qui il ne cessa jamais de correspondre. Il s'agit essentiellement de tranches de vie des membres de sa famille dont la personnalité pittoresque ou le destin tragique font écho au sien : son grand-père Hughie, formidable conteur de bistrot ; son père terrassier, taillé comme un gorille, qui passait des heures à lire malgré sa myopie ; sa mère imprégnée de religion et de folklore celtique ; son oncle maternel John Lawler, gibier de potence au magnétisme animal ; et bien sûr, Virginia, sa grande sœur aimante et protectrice.

Les Tully, comme les Lawler, firent partie du million et demi d'Irlandais ayant choisi d'émigrer après que la terrible maladie de la pomme de terre eut plongé l'île Émeraude dans la misère entre 1845 et 1852. De l'autre côté de l'Atlantique, jamais les États-Unis n'avaient connu une telle vague d'immigration. Les Irlandais catholiques formèrent un nouveau sous-prolétariat dans les villes de l'Est. Pour survivre et échapper aux discriminations, beaucoup travaillèrent à la construction des chemins de fer ou au creusement des canaux, notamment dans l'Ohio. Par petites touches, Jim Tully nous narre l'histoire

des « Irlandais des cabanes³ », leur exil forcé, leur rage rentrée, leur isolement social et culturel dans un pays qui n'était pas encore tout à fait le leur.

Pionnier du hard-boiled, Jim Tully fut également l'un des premiers à donner une voix à ces migrants d'une autre époque – avant lui, ils étaient le plus souvent décrits de manière stéréotypée et caricaturale, avec plus ou moins de bienveillance selon le pedigree de l'auteur. L'Irlandais était forcément un bouseux superstitieux et querelleur au cerveau imbibé d'alcool. Or Tully se savait aussi redevable à ses lectures dans les bibliothèques publiques qu'à son grand-père et à sa mère, tous deux porteurs d'histoires vouées à l'oubli, champions d'une oralité poétique, destinée à disparaître avec eux. Témoignage émouvant sur une minorité à la dérive, Les Assoiffés nous renvoie aussi le reflet d'un conteur américain, déchiré entre son héritage et son désir de reconnaissance.

En 1931, dans sa préface à Blood on the Moon⁴, où il est aussi question de son enfance, l'ancien hobo se confia une dernière fois sur le plus lyrique et le plus intime de ses récits : « Dans Les Assoiffés, j'ai décrit le milieu d'origine d'un gamin du rail qui a fini par apprendre à s'exprimer. Au fil des années, la figure de mon grand-père, qui domine le livre, est devenue très réelle pour moi. Par une soirée calme, je peux

3. Traduction littérale du titre original de l'ouvrage, *Shanty Irish*. L'expression désigne les ouvriers d'origine irlandaise qui vivaient dans des cabanes en bois en périphérie des chantiers.

4. Littéralement *Du sang sur la lune*, 1931, non traduit.

PRÉFACE

encore entendre le whisky glouglouter dans sa gorge osseuse. Certes, il parlait énormément, vu qu'il était Irlandais. C'était un vieillard triste, avec un rêve brisé dans la tête et la peur de la mort dans le cœur. »

THIERRY BEAUCHAMP

les assoiffés

N°1

LA GRANDE FAMINE

LE « VIEUX HUGHIE TULLY », c'est ainsi que tout le monde appelait mon grand-père. Né avec le don de l'éloquence, il avait toujours une bonne histoire à raconter.

Le drame lui était aussi familier que le maïs à un fermier de l'Ohio. Dans son enfance, en Irlande, les incendies criminels, les trahisons et les morts violentes étaient aussi répandus que les commérages sur le roi d'Angleterre.

Il ne respectait rien chez les hommes. Il pouvait transformer une veillée mortuaire en noce irlandaise et verser de l'alcool dans la gorge d'un macchabée.

Encore marmot, je me trouvai un jour avec lui et mon père dans un saloon.

– T'as dû bien rigoler en Irlande quand t'étais petit, lui dis-je.

Grand-père me regarda avant de détourner les yeux vers son verre.

– On rigolait jamais en Irlande, mon garçon. C'était un pays où on arrêtait pas d'gémir et d'chialer. Des cœurs pleins d'une immense tristesse et des ventres vides, des idiots priant Dieu et crevant de faim à genoux... Même dans ses bons jours,

l'Irlande était un pays dur. On vivait avec les porcs et les oies. On les chouchoutait et puis on les becquetait. Tous ceux qui s'coulaient pas dans le moule étaient molestés, poignardés, descendus et étranglés.

Le barman au tablier taché d'éclaboussures de bière m'en tendit un verre et resservit du whisky. Il s'éloigna avec la bouteille. J'entendis la balle cliqueter contre le fond.

– Rappelle-la ici, Pat, dit mon grand-père. C'est mieux comme ça, fils... Jim te réglera le tout.

Dès que la bouteille eut été reposée sur la table mouillée, mon grand-père remplit de nouveau son verre. Il regarda mon père.

– Jim, tu t'es jamais demandé pourquoi on est pas morts, toi et moi?

Il éclata d'un gros rire sardonique. Mon père ne répondit rien.

– J vais t'dire pourquoi : on est comme mon vieux, y'a qu'un coup de foudre du sac à pluie miséricordieux du Dieu tout-puissant qui pourrait nous tuer!

Il repoussa son godet vide.

– Moi et ta mère, on a connu la Grande Famine. On tétait le vent et on buvait l'eau de pluie dans les tourbières. Y'a jamais rien eu de comparable à la famine de 46 et c'petiot qui croit qu'on s'fendait la pomme... Quelle bande de menteurs et de brigands on fait, nous autres, Irlandais. On égorgerait le pape pour un sou et on l'brûlerait en enfer pour dix! Le seul problème avec la Grande Famine, c'est qu'ils ont pas été assez

nombreux à crever de faim! Et ceux qu'en ont réchappé ont pas vraiment survécu. Ils sont morts et puis ils ont ressuscité. Et t'es plus jamais le même quand t'es revenu de chez les macchabées : quelque chose t'est sorti du cœur. Personne a vu Jésus après qu'il a ressuscité. Il s'est enfui dans un nuage. Son âme sanglante et toute déchirée a trouvé refuge chez son Saint-Père. Ces braves Irlandais voient jamais la vérité en face, mais c'est les plus grands combattants du monde parce qu'ils partent toujours vaincus. Ça m'ennuie de l'dire, étant moi-même un catholique sincère qui croit dans les saintes entrailles de Marie, mais ils feraient bien de tuer tous leurs prêtres ou alors d'les mettre au boulot. Ça changerait pas grand-chose, d'toute façon...

– C'était quoi la Grande Famine? demandai-je avec curiosité.

– Tais-toi, mon garçon, et parle pas quand c'est pas ton tour, c'est une sale habitude.

Il secoua violemment la tête.

– J crois que j'ai avalé la balle de la bouteille, j'vais pas tarder à exploser... Et c'est y pas en 46 qu'un évêque catholique a déclaré que les paysans payaient courageusement leur fermage? Les bonnes créatures, qu'il les appelait! Ah, l'sacro-saint fainéant de bon à rien! (Son visage se plissa.) Et c'est y pas le vieux Danny O'Connell¹ qui leur a dit que c'étaient les

1. Daniel O'Connell (1775-1847), surnommé le « Libérateur », nationaliste irlandais ayant obtenu l'abrogation de la législation anticatholique encore en vigueur en Irlande au début du XIX^e siècle.

meilleurs paysans de la Terre ? Et c'est qu'ils l'ont cru, ces cruches ! Les hommes qui causent sans réfléchir sont le fléau de l'Irlande, leurs langues sont aussi utiles que les cloches fêlées d'une église sonnant l'heure de la prière. Et l'fils de Danny O'Connell a dit qu'il remerciait son Dieu juste de lui permettre de vivre parmi des gens qui préféreraient mourir de faim plutôt que voler les propriétaires de leurs fermages.

Puis il marmonna avec mépris :

– Quel idiot ! Et Mike Davitt², un fils de paysans du comté de Mayo... Il connaissait ma famille... C'est lui qui s'est mis en rogne et a demandé pourquoi qu'on l'balançait pas dans la Liffey. L'Irlande était même plus capable de les affronter, ces affameurs... Les yeux des paysans étaient tout vitreux à cause de la Grande Famine. La mort toussait sur toutes les routes. J'étais un jeunot en 46, quand la récolte de patates a été perdue. Tu vois, en Irlande, c'est facile de faire pousser d'herbe. L'bétail engraisse et rapporte plus d'argent que les paysans, et c'est bien normal : il mange et s'abstient de prier, et il a assez d'bon sens pour pas s'occuper de c'qu'il comprend pas. C'était l'année de la Grande Terreur et le fifre jouait la musique de la mort dans chaque maison. Des familles entières s'asseyaient sur les barrières pour regarder la terre où poussait plus une patate... Et les miens ont été forcés par les Anglais à construire les routes sur lesquelles s'empilaient les morts de faim. Ils sentaient qu'ils appauvrissaient l'Ir-

2. Michael Davitt (1846-1906), militant nationaliste irlandais dont les parents avaient été expulsés de leur ferme à l'époque de la Grande Famine.

lande, alors ils ont pensé à leur donner un boulot pas trop tuant... Et les paysans sont partis sur un bateau d'ivoire. Deux cents dans l'entrepont depuis Sligo jusqu'à Liverpool – et la moitié sont morts piétinés... Des centaines et des centaines, des milliers expulsés d'chez eux parce qu'ils pouvaient pas payer le fermage. Les pauvres diables avec des fêlures au cerveau et d'la flotte qui leur coulait dans les veines! Et pendant c'temps, un tas d'braves Irlandais gagnaient de quoi régler le prix du passage en Amérique dans des bateaux-corbillards en démolissant les maisons d'eux frères paysans après qu'ils s'étaient énervés sur la route parce qu'ils ne pouvaient plus payer le fermage.

Le vieil homme soupira.

– Les Irlandais sont pleins d'amour pour leurs frères, comme tous les gens qui croient les mensonges. Mais au fond d'eux cœurs, c'est des traîtres les uns envers les autres. Ils vendraient l'âme de Charlie Parnell³ en personne – et c'est bien ce qu'ils ont fait – pour une pomme de terre nouvelle! Çui qui parle d'amour fraternel est un idiot. Il connaît pas les Irlandais.

Son regard se radoucit.

– P't'être que j'ai tort, que j'suis trop sévère. Certains d'entre eux étaient tristes à la mort de Parnell – c'était le premier et le dernier des gentlemen blancs qu'y a jamais eu en Irlande... Il était trop bien pour eux. Les paysans et lui, ils étaient pas

3. Charles Stewart Parnell (1846-1891), leader du mouvement nationaliste irlandais dans les années 1880.

du même monde. Ce type était un aigle luttant pour des moineaux. Et quand ils ont chopé le grand aigle, ils lui ont ligoté les ailes et lui ont jeté le fumier de la basse-cour dans les yeux! Et qu'est-ce qu'a fait le crétin d'moineau d'péquenaud? Il a traité Kitty O'Shea⁴ d'putain! Et qu'est-ce qu'il a fait, Parnell, à part violer la loi pour être avec la femme qu'il aimait? Et, bon Dieu, moi aussi j'aimerais bien être avec une femme comme Kitty O'Shea! Oh, que oui! Mais c'est pas le sujet pour le moment.

Il pianota sur la table avec ses doigts tordus par le travail.

– C'est d'la famine que j'parle! Quand ces crétins d'Irlandais crevaient d'faim pour la gloire, avec leurs curés qui leur montraient comment mourir en chrétiens, en rongant le bois de la croix!

Il se frotta le côté gauche de la poitrine.

– Ce damné rhumatisme bouffe mon cœur trop lourd. Ça serait bien ma veine si j'claquais avant John Crasby et qu'il en profitait pour s'vanter d'avoir fait boire le verre de trop au vieux Hughie Tully! Mais c'est pas le sujet non plus.

Il ôta la main de son cœur.

– Mais rappelle-t'en, mon garçon, oublie jamais! En Irlande, on a jamais entendu parler d'un complot sans son traître! Prends deux Irlandais et tu peux être sûr qu'il y en aura un

4. Katharine O'Shea (1846-1921), d'abord maîtresse de Charles Parnell, elle finit par épouser celui-ci après son divorce d'avec le capitaine William O'Shea. Elle servit d'intermédiaire entre Parnell et William Gladstone, alors Premier ministre, lors des négociations ayant visé à donner une autonomie interne à l'Irlande (Home Rule Bill, 1886).

pour balancer l'autre! Les Irlandais, des esprits aveugles contemplant la vérité, avec des trèfles et des mensonges à la place du cerveau...

Il rapprocha son verre de lui et le remplit de nouveau. Mon père était immobile et silencieux comme un hibou sur une branche à midi.

Je ne lâchai pas mon grand-père des yeux.

– Et pendant que la Grande Famine sévissait, l'Angleterre a importé chez elle deux millions d'porcs, d'moutons et d'bovins irlandais... Y avait plus rien à becqueter, alors les paysans s'sont mis à bouffer de l'herbe, des algues et des patates pourries. Un million de pauvres diables ont clamsé en se tenant l'bide et en priant Jésus, l'ami des pauvres... Ils ont clamsé comme des chiens battus sous le fouet: ils gémissaient, gémissaient dans les fossés et les tourbières... Et ils priaient: « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs affamés qui crevons à présent d'une mort atroce. Amen. » Cinquante millions d'dollars d'bouffe ont quitté l'Irlande, et les pauvres bâtards débraillés les ont regardés partir et ont continué de mourir d'faim. Mais y avait pas moyen d'les faire réfléchir: ils croyaient en Dieu.

Le whisky glouglouta dans son vaste gosier.

– Fais gaffe, P'pa, y a l'môme.

– Ferme-la! Il a une cervelle dans sa tête. C'est le p'tit d'son grand-père et autant qu'il sache la vérité... Ils erraient le long des routes, en quête de nourriture. Ils ramassaient des navets encore verts dans les champs. Ils mangeaient des cadavres

d'chevaux qu'étaient morts d'maladie. Et puis des mules et des chiens. Ouais... Et une femme a même becqueté la jambe inerte d'son seul enfant. On trouvait des macchabées avec d'l'herbe plein la bouche, même dans mon comté de Mayo. Ils mangeaient des orties et de la moutarde sauvage qui collaient à leurs boyaux comme d'la glu.

La souffrance et l'indignation assombrirent le visage de mon grand-père.

– Les Irlandais ont lâché leur damnée patrie comme si c'était un chien galeux et pas le plus beau pays d'la Terre. Des milliers et des milliers, peut-être un million, ont mis les voiles en un an. Et Dieu merci, j'en faisais partie.

Soudain il éleva la voix.

– On est partis dans des bateaux qu'avaient l'air de cercueils, et c'est bien c'qu'ils ont été... pour beaucoup. On était entassés dans la saleté et la maladie, avec presque pas d'lumière et d'air frais, et les hommes, les femmes et les gosses se battaient tous ensemble contre la mort noire. On peut pas détester tous les Irlandais après les avoir vus claquer. Ceux qu'étaient croisés avec les Vikings s'en allaient en feulant comme les tigres qu'ils étaient. Beaucoup étaient tellement malades qu'ils pouvaient plus bouger. Ils restaient assis ou couchés, une écume verdâtre aux lèvres, grimaçant comme des singes, les doigts enfoncés dans leurs oreilles. Ça geignait de partout. « Mon Dieu, ayez pitié. Ayez pitié, mon Dieu... Prenez-moi, emportez-moi, oh, oh, oh... Seigneur de tous les pauvres pécheurs... Emportez-moi dans ma tombe » et y en

avait un paquet qui s'tapaient la tête par terre en mourant, pris de folie...

Le vieil homme déglutit deux fois.

– Y avait pas assez de toile pour les envelopper quand ils claquaient. Ça simplifiait la tâche des requins qu'avaient pas à déchirer d'suaires.

Mon grand-père se versa un autre verre d'une main ferme et me regarda.

– Et j'ai même cru que ton père allait y passer, mon garçon, lâcha-t-il avec un air provocateur. C'est sans doute pas d'chance qu'il ait survécu... Mais j'étais plus jeune alors, et j'voulais qu'il vive.

Mon père ne leva pas les yeux. Il resta là, penché en avant, serrant son verre entre ses doigts. Les bouts de sa longue moustache touchaient presque la table. Impassible comme le destin, il s'exprimait moins bien que mon grand-père. Il n'était pas aussi vigoureux. Le vieux Hughie était le chêne le plus fort de la forêt sinistrée des Tully.

Soudain celui-ci tapa du poing sur la table.

– Ouais! Et j't'ai pas dit, mon garçon : on enterrait tellement de gens qu'y avait plus assez de cercueils! Alors on s'est mis à en fabriquer avec des fonds à charnières. On descendait l'tout dans l'trou avec le corps bien présentable et l'pauvre diable restait dans l'trou, les mains croisées, comme s'il était content d'être mort, pendant qu'on remontait le cercueil. On utilisait l'même pour une centaine d'autres morts d'faim. Et chaque fois, on recouvrait de terre sa gueule d'Irlandais pour toujours.

Un court silence suivit.

– Ils ont tous souffert, mais ça leur a pas servi à grand-chose, juste à faire des cendres d’eux os.

Le vieil homme secoua la tête, comme s’il essayait de se réveiller d’un cauchemar qui le hantait. Il se leva. Nous sortîmes du saloon derrière lui.

– Faut qu’tu lui dises que vous partez demain matin, dit-il à son fils.

– Ouais, répondit mon père avec indifférence. Retour au comté de Van Wert pour pelleter la boue.

– Bah, c’est toujours mieux que d’souffrir d’un rhumatisme au cœur et d’avoir un gars comme John Crasby prêt à s’vanter de t’avoir expédié dans ta tombe.

– Attendez-moi là, dit mon père.

Il retourna dans le saloon et en revint bientôt avec deux litres de whisky. Il tendit une bouteille à mon grand-père et le vieil homme la mit dans une poche de son veston.

– Qu’est-ce tu comptes faire du même? demanda le vieux Hughie à mon père.

– Il bossera le matin. Il fera la plonge dans un restaurant.

– C’est pas un boulot digne d’un Tully! s’exclama mon grand-père. Mais, bon, c’est pas mes affaires...

Puis, s’arrêtant brusquement, il dit à mon père:

– À plus tard.

Et à moi:

– Bonne nuit, mon garçon.

N^o 2

LE JOUR DES HÉROS

LE VIEUX HUGHIE TULLY passait pour un homme cultivé parmi les paysans irlandais de son époque. Il savait lire et écrire.

Mon arrière-grand-père n'avait pas eu cette chance. Dans sa jeunesse, l'Angleterre ne permettait pas aux Irlandais catholiques d'aller à l'école. Il vécut et mourut dans une ignorance abyssale. Il mesurait un mètre cinquante-deux de haut et presque la moitié de large. Son cou était une masse de muscles. « Des vrais filins d'acier, bon Dieu! » disait mon grand-père. Élevé dans une cabane au milieu d'une tourbière drainée par la pluie, il maudissait l'Angleterre et Cromwell, et soulevait des poids lourds pour se faire payer des coups à boire. Il approchait des cent ans quand il fut frappé par la foudre.

– Il a fallu un acte de pitié du Bon Dieu pour le tuer, raconta mon grand-père. Aucun homme n'aurait pu le faire, pour sûr! Il pouvait assommer un cheval et étouffer un ours entre ses bras! Un jour, il a fracassé le crâne d'un gars avec son petit doigt. Une autre fois, à Cork, il a tapé si fort sur un protestant qu'un pasteur à Dublin en a eu le nez cassé! Ça, c'était un homme, un *vrai*!

Le puits de la mémoire du vieux Hughie débordait de drames.

Deux mois plus tard, nous nous retrouvâmes au fond du saloon de Coffee. Mon père avait de l'argent plein les poches. Son contrat de terrassier venait de prendre fin. Dans leurs habits de grosse toile, les deux hommes se faisaient face.

– Comment est la terre dans le comté de Van Wert, Jim ?

– Lourde comme de la colle. Elle adhère aux pelles et aux racloirs. Un enfer, ce boulot...

– Ah, il faudrait que ton vieux père te montre comment qu'on balance la terre... Quand j'ai arrêté d'faire le camelot et que j'me suis mis à pelleter, j'pouvais envoyer une barrique de terre par-dessus une maison ! J'te jure que j'en étais capable !

– Encore un verre, P'pa, et tu pourras l'envoyer par-dessus la lune. Une maison, c'est pas assez haut.

– Moque-toi ! Doute de la parole d'ton vieux père ! Y avait qu'un homme capable de jeter la tourbe aussi loin que moi : Timothy Walsh, et plus personne se souvient de lui aujourd'hui – Dieu bénisse son âme brûlante !

Mon grand-père but son whisky et me dévisagea avec des yeux menaçants. Impressionné, je baissai le regard sur mon verre de bière vide. Mon père appela le barman. Grand-père continua de parler :

– C'était un meurtrier, v'là ce qu'il était ! Il a tué le plus grand salaud d'Irlande, et aussi le plus gros, qu'avait cent gars sous ses ordres et les faisait ramper à ses pieds. Ils maudissaient

leur chef et lui les corrigeait en ricanant : « Allez-y, maudissez-moi, bande d'asticots! Z'avez vu mon gros bide et mon large torse? Eh oui, bande de raclures, vos malédictions me profitent! Gloire à notre Divin Sauveur! » « Et tu vas l'rejoindre dans la tourbe, Dieu t'bénisse, a dit Timothy Walsh. Comment qu'tu comptes monter au ciel où s'retrouvent tous les richards? » « J'irai quand bon me semblera, a répondu le gros. Et c'est pas un minable comme toi qui m'fera changer d'avis! » « Très bien, mais dis tes prières quand même, a répliqué Timothy Walsh. J'suis pas celui qui t'enverra chez ton Dieu, vu tout le poison qu't'as dans l'âme et dans l'cœur. Dieu doit penser que t'es un serpent et Y va t'condamner à t'traîner sur les collines d'Angleterre pour l'éternité. » « Oh! Oh! Oh! s'esclaffa le chef. J'crois pas tu sois en mesure de m'tuer. Tue donc un bouseux dans ton genre si tu tiens à avoir le sang d'un homme sur les mains... » « C'est pas l'sang des miens qui m'intéresse, a répliqué Timothy. C'est l'sang des démons avec un tas de boue sèche à la place du cœur. » Le fils du gros est alors arrivé dans la tourbière. « Tu ferais bien de t'magner si tu veux voir mourir un brave homme! » lui a dit Timothy. Là-dessus, il a pris son élan, a bondi et a enfoncé un poignard d'un pied de long dans l'cœur du plus gros et du plus sale type d'Irlande, qui s'est affaissé comme un sac percé, et son sang a giclé tout rouge avant d's'épaissir sur la tourbe. Et quand son fils s'est approché, il a vu le poignard dans la main de Timothy... long et dégoulinant de sang. « Et j'vais t'crever aussi! a crié Timothy. Tu croyais pouvoir prendre la place de

ton voleur de père, que le Dieu tout-puissant maudisse ton âme! Tu crois pouvoir t’pavaner dans ton bel équipage et me rouler dessus pendant que je m’échine dans la tourbière pour que tu meures pas d’faim! » Pris de folie, il s’est rué vers le fils, un jeune type robuste, qui s’est enfui comme les Anglais devant les Irlandais à la bataille de Fontenoy⁵. Et Timothy l’a poursuivi, et le sang du père brillait sur la lame de son poignard... « Cours aussi loin que tu veux, qu’il a dit, j’finirai par t’rattraper et t’renvoyer à ton père qui s’sent bien seul maintenant qu’il est mort... » Et ils sont passés à côté du cottage de Mary O’Brien. La vieille y voyait plus très clair. Et elle marchait avec une béquille. Elle a entendu un homme trébucher et tomber dans sa cour. Et il a crié: « Mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu! Me tue pas! » Puis elle a entendu le poignard qu’entraîtrait et sortait, et l’sang qui gargouillait. Et puis la voix s’est éteinte et l’mort a fixé le ciel avec ses yeux vides. Timothy s’est alors mis à lui donner des coups de pied dans sa mâchoire ballante jusqu’à c’que ça fasse un bruit d’osselets. « Va rejoindre ton père, espèce de bâtard et de vantard! a-t-il braillé. Et dis-lui qu’c’est moi qui t’envoie, qu’c’est moi qu’ai vidé ton cœur du sang qu’t’as sucé aux pauvres! » Pendant c’temps, Mary O’Brien était cachée dans sa maison et elle tremblait comme une grenouille gelée.

5. La Brigade irlandaise participa de manière décisive à la bataille de Fontenoy du 11 mai 1745 qui vit l’armée française l’emporter sur les troupes anglaises et autrichiennes.

Le barman versa de l'alcool rouge dans le verre de mon grand-père. Je vis son visage aux rides rieuses prendre une expression sévère.

– Timothy Walsh s'est présenté chez mon père et lui a dit : « Serre la main à un meurtrier. » « Qui t'as tué ? » a demandé le vieux. « Qui j'ai pu tuer à ton avis ? Les Blake, évidemment, le père et l' fils... » « C'est trop bête, a dit le vieux. T'aurais aussi dû t'occuper de ses trois frères... » « Laisse-moi l'temps » a répliqué Timothy. « Quelqu'un sait que c'est toi ? » a demandé mon père. « Personne à part Dieu et il ferme toujours les yeux quand un propriétaire casse sa pipe. On peut même entendre les anges pouffer de rire. »

Mon grand-père leva son verre et le fit tinter contre celui de mon père.

– À la tienne ! s'exclama-t-il d'un ton brusque. Et à l'âme de Timothy Walsh, solitaire, battue par les vents et envolée pour toujours !

La voix du vieil homme se fit aussi douce que l'aube sur une prairie d'Irlande.

– Timothy n'avait que vingt-huit ans. Il avait la tête d'un lion, des épaules aussi larges que celles de mon père et un cœur plus gros qu'toute l'Irlande quand elle est gorgée de pluie... « Reste avec moi » lui a dit mon vieux. « Non, c'est en Amérique que j'veux aller avec mes mains sanglantes et mon âme sans peur... » Finalement, ils ont attrapé Timothy... Et le jour du procès est arrivé. « Faites venir le témoin pour l'identification » a dit le juge. Mary O'Brien est entrée. Ils ont placé Timo-

thy au milieu d'autres gars et ont donné à la vieille une longue canne pour qu'elle la pose sur la tête d'celui qu'elle avait vu avec le poignard. Jamais on avait vu un fantôme aussi horrible. Elle était toute voûtée, sans une ratiche et ses mains étaient squelettiques. Elle fumait une vieille pipe en grommelant. Peut-être qu'elle reconnaîtrait celui qu'avait débarrassé la Terre des deux monstres... Ils lui ont donc filé la canne... et tout était aussi silencieux que les morts le mercredi des Cendres. Elle a saisi la canne, l'a levée et l'a dirigée autour d'elle. « Par Dieu, Mary! s'est alors écrié mon père. Trahis pas les nôtres! » Et les autres ont repris ses mots d'une voix grondante: « Trahis pas! Trahis pas! Trahis pas les nôtres! » Ils ont chanté leur refrain jusqu'à ce qu'l'agent de police impose le silence. On aurait pu entendre une plume tomber. Mary a examiné chaque visage... Et alors, en vieille sorcière qu'elle était, elle a posé la canne sur la tête de Timothy Walsh, et le juge a déclaré: « Qu'on le pendre! » Dans le temps, en Irlande, on t'emmenait à la potence dans une charrette où t'étais assis sur ton cercueil. Une fois arrivé, tu rencontrais Canty, le bourreau. D'après ce qu'on disait, il fermait pas l'œil de la nuit parce que les esprits des hommes qu'il avait pendus n'arrêtaient pas d'essayer de l'étrangler. Timothy a été condamné à être pendu près du lieu où il avait tué le vieux Blake, et des milliers et des milliers de gens s'étaient rassemblés là, vu que tout l'monde l'aimait. Le cheval est tombé mort – peut-être empoisonné – sur le chemin de la potence et Timothy s'est bien marré sur son cercueil. Il a ôté la médaille de la Sainte

Vierge qu'il avait autour du cou et l'a donnée à mon père. « Porte-la jusqu'à ce que je sois vengé! » lui a-t-il dit. « J'la porterai jusqu'à ce que le sang coule comme de l'eau des collines » a répliqué mon père. Ils sont pas arrivés à trouver d'autre canasson pour tirer la charrette. Car si ton cheval mène un homme à sa mort en Irlande, on te l'pardonna jamais. Tu deviens un *vendu*. Ils voulaient que Timothy les aide à porter son cercueil. « Pas question que j'trimbale un lit où j'tiens pas à dormir! » Et quatre hommes ont dû s'coltiner le cercueil et Timothy leur a emboîté le pas. Son cou était plus large que celui d'un taureau. Des paquets de muscles épais comme des cordages attachés à sa tête. Il marchait sur la route, derrière son cercueil, et parmi le bon peuple d'Irlande, certains le conspuaient, d'autres l'acclamaient, d'autres encore se moquaient du brave qui s'apprêtait à mourir. « Rendez-vous au paradis! » a crié le neveu de Mary O'Brien qu'avait mauvais fond. « Ah, ah! a rétorqué Timothy. Pas si j'dois t'y retrouver, espèce de chien... J'pars sur les ailes de l'ange Gabriel – plutôt en enfer avec Cromwell qu'avec toi au paradis! » Le cercueil devait être lourd parce que les hommes changeaient souvent de prise, et l'un d'eux commençait à fatiguer. « Toi là! a dit un policier à mon père. Viens les aider! » « Compte là-dessus! a répliqué mon père. J'toucherai pas au cercueil d'un ami avant qu'il soit mort, pas même si tu m'enterrais dedans! » Il s'est mis à pleuvoir et les gouttes crépitaient sur le cercueil comme des âmes perdues et détrem-pées. « Ah, ah, ah! Le Dieu du Ciel offre un coup à boire aux

vers! » a dit Timothy à mon vieux. Puis il a reposé son gros menton sur son torse et s'est mis à avancer comme un somnambule. Les gouttes de pluie crépitaient de plus en plus fort. Et Timothy a éclaté de rire. Cet homme-là était fait d'glace et d'fer avec une veine de feu au milieu. Au pied d'la potence, ils lui ont demandé: « Tu veux te confesser, Timothy? » Et des flammes de mépris se sont mises à brûler dans ses yeux: « À un prêtre? Jamais! Si vous m'amenez un d'ces types qu'est ni homme ni femme, faudra m'prendre à nouveau pour meurtre – ce qui sera un problème pour not' Sainte Mère l'Église. » Puis ils ont descendu le cercueil aussi délicatement que s'il avait été en verre. « Ah, ah! Vous v'là bien occupés! a dit Timothy. Cassez pas mon lit en verre... Parce qu'une fois dedans, faudra qu'je trouve mon chemin jusqu'en enfer! » Et la foule se rapprochait de plus en plus. Et Timothy est monté sur l'échafaud. Les muscles de son cou ressortaient comme des pièces d'acier. Canty, le bourreau, attendait en tenant la corde. Ses doigts semblaient le démanger. « T'as quelque chose à dire avant de rencontrer ton Seigneur? » a-t-il demandé à Timothy. « Est-il déjà arrivé à un Irlandais d'avoir rien à dire? a répondu ce dernier. Donne-moi un poignard, espèce de meurtrier à la solde de l'Angleterre, et j'te graverai le fond de ma pensée dans l'cœur! Rassemblez-vous autour de moi, esclaves des Anglais et d'un Dieu injuste, bande de poltrons! Soulevez-vous, avec force et détermination, armez-vous de couteaux, égorgez vos maîtres! » Les policiers se sont aussitôt jetés sur lui. « Bas les pattes! J'veux être propre pour monter au Ciel. » Timothy avait

l'air aussi heureux qu'un curé à son propre mariage. « Passez-moi la corde autour du cou sans qu'la main d'un traître me touche. Et vous, mes amis, quand vous m'emporterez, ne laissez aucun d'eux couper la corde! » Les parents et les amis pouvaient récupérer le corps en ce temps-là... Ils ont fait grimper Timothy sur une charrette et lui ont noué la corde autour du cou. Puis une douzaine des plus sales types d'Irlande a tiré la charrette de sous ses pieds. Il a alors contracté son cou. Son corps s'est raidi comme une barre en fer... Et la corde a rompu! Il est tombé par terre. Et alors mon père et un millier d'autres se sont rués vers lui. Ç'a été une sacrée bagarre! On pouvait entendre les crânes craquer jusqu'à Londres! Ils ont relevé Timothy avec sa corde qui pendait à son cou. Et ils ont brisé son cercueil à coups de pied. « Si vous l'voulez, faudra passer sur nos cadavres! » ont-ils crié, et mon père était comme un roc et il a balancé les traîtres de l'autre côté du Shannon⁶ à plus de quarante-cinq bornes de là. On pouvait entendre leurs têtes cogner contre les arbres de l'autre rive. Et elles éclataient comme des sacs en papier remplis d'air. Puis ils ont couru vers le cottage de Mary O'Brien. Mais y avait personne chez elle à part un chat noir. Ils ont fermé les portes et se sont postés devant les fenêtres avec des bâtons. « Brûlez la baraque! ont-ils gueulé. Le chat, c'est Mary O'Brien! » Et le feu s'est mis à craquer et à cracher ses flammes, et bientôt il est plus resté que des cendres et les

6. Fleuve d'Irlande, le plus long cours d'eau des îles Britanniques.

os du chat. Et comme ils s'en allaient cacher Timothy dans les collines, ce dernier a éclaté de rire et a glissé à l'oreille de mon père: « Cette maudite corde m'a écorché le cou! »



Mon grand-père reposa brusquement son verre sur la table. Mon père avait l'air d'avoir déjà entendu l'histoire.

– C'est d'l'alcool que j'veux! a lancé le robuste ex-camelot. Jim, le verre de ton père est vide!

Le barman les resservit. Mon grand-père posa les yeux sur moi d'un air entendu.

– Les Irlandais étaient des hommes en ce temps-là, mon garçon, y en a jamais eu d'meilleurs! Et c'est pareil pour leurs chiens!

Son verre fusa jusqu'à ses lèvres comme une balle de revolver. Il rejeta sa tête massive en arrière.

– J't'ai jamais entendu dire que grand-père était là le jour où ils ont brûlé l'chat, dit mon père.

– Tu parles qu'il y était! répliqua sèchement le vieil homme. Il aurait cramé le pape en personne ce matin-là!

Il fit de nouveau signe au barman.

– Ils *avaient la rage*, tu comprends?

Mon père s'esclaffa. Sidéré, je les regardai tous les deux.

– Et qu'est-ce qui est arrivé à Timothy Walsh? demandai-je.

– Ah, c'est le plus triste... Et v'là pourquoi il est mort pour moi depuis des années... Et c'est sans doute une bonne chose

que mon brave père ait été tué par la foudre avant qu'on l'mette au courant! Il avait du sang écossais, tu comprends, et il le savait pas. Mais ils l'ont fait venir clandestinement en Amérique et là, il s'est converti et est devenu pasteur presbytérien.

Le vieil homme fixa son verre vide d'un air malheureux.
– Un gars avec un cou pareil...